

# Variations d'échelle : cartographie, historiographie, narratologie

Bérenger BOULAY

## Résumé

Depuis le début des années 1990, la réflexion sur l'ordre de grandeur des objets — personnages ou événements — appréhendés par les historiens recourt fréquemment à la notion d'échelle, qui semble empruntée à la cartographie. En France, la promotion de cette notion paraît liée à la diffusion et à la traduction des travaux de la *microstoria* italienne, mais fait aussi écho à ce qui a été perçu comme différents retours de la singularité — retours du sujet, de la biographie ou de l'événement — dans l'ensemble des sciences sociales au cours des années 1980. Incontestablement opérationnelle dans le cadre d'une réflexion sur la prise en charge par le récit historique des individus et de leurs actions singulières, considérés ou non dans leurs rapports à des ensembles, groupes, séries, structures, etc., la notion d'échelle doit cependant être examinée à nouveaux frais. Il est en effet nécessaire de lever certaines ambiguïtés liées à cette métaphore cartographique, afin de la mettre en œuvre en évitant fausses évidences et impensés. Parcourir et éclaircir d'éventuelles zones d'ombre, explorer les limites du concept, permettront d'en souligner la véritable force critique, en particulier dans le cadre d'une approche narratologique du texte de l'Histoire.

**Mots-clés :** échelle, cartographie, photographie, historiographie, narratologie, récit fictionnel, récit factuel, indices de fictionnalité.

## Abstract

Since the beginning of the 1990s, studies of the order of magnitude of subjects — people or events — as they are apprehended by historians have often been based on the notion of scale which seems to have been borrowed from cartography. In France, the promotion of this notion seems to be linked to the dissemination and translation of works of Italian *microstoria*, but it also echoes what has been perceived as a revival of uniqueness — of subjects of biographies or of events — in social sciences as a whole in the 1980s. No one would contest its usefulness in studies of how historical narratives account for unique actions, regardless of whether their relationships with sets, groups, series of structures, etc. are considered, however the notion of scale must be examined anew. It is necessary to clear up some ambiguities linked to this cartographical metaphor so that it may be used without leading to false reasoning and hasty conclusions. Identifying and shedding light on certain grey areas, and exploring the limits of the concept enable the author to appreciate its value as a critical tool, especially in the context of a narratological approach to historical writing.

**Keywords :** Scale, cartography, historiography, narratology, fictional narrative, factual narrative, degree of fictionality.

En 1931, soit deux années après la fondation des *Annales d'histoire économique et sociale* par Marc Bloch et Lucien Febvre, Paul Valéry s'attaquait à une discipline alors en train de se réformer et déniait à l'Histoire la possibilité de rendre compte des phénomènes de longue durée :

Rien de plus aisé que de relever dans les livres d'histoire l'absence de phénomènes considérables que la lenteur de leur production rendit imperceptibles. Ils échappent à l'historien car aucun document ne les mentionne expressément<sup>1</sup>.

Dans sa réponse, qui ne sera connue qu'avec la publication posthume de son *Métier d'historien*, Bloch reprochera à Valéry de «faire porter à l'histoire telle qu'elle peut s'écrire le poids d'erreurs qui n'appartiennent qu'à l'histoire mal comprise<sup>2</sup>». Et l'historien de discuter l'exemple, avancé par Valéry, de l'électrification : les entreprises d'électricité ont «leurs archives, leurs états de consommation, leurs cartes d'extension des réseaux<sup>3</sup>» et il ne tient qu'aux chercheurs d'aller les consulter. La critique valéryenne rejoignait finalement les arguments des historiens qui prétendaient se démarquer d'une Histoire traditionnelle qu'ils jugeaient trop cantonnée dans l'événementiel politique et militaire. Tout de même perçu comme un adversaire par Bloch et Febvre, Valéry sera en revanche autrement considéré par Fernand Braudel, leur successeur à la direction des *Annales* — renommées *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* — à partir de 1946<sup>4</sup>. Valéry aurait, quant à lui, certainement approuvé la préface de 1949 à *La Méditerranée* où Braudel présente les trois volumes qui composent son ouvrage en filant la métaphore marine pour distinguer différents niveaux de temporalités (l'«agitation de surface», les «vagues de fond» et les «marées»)<sup>5</sup>. La ressemblance est en effet frappante avec cette note de 1926 :

Les événements historiques sont comme les brisants qui sont si visibles sur la mer. Mais c'est la mer qui importe et les fonds sur lesquels elle exerce ses efforts<sup>6</sup>.

Si Valéry aurait sans doute apprécié la *Méditerranée*, c'est non seulement parce que Braudel s'y fait historien du temps long mais peut-être aussi parce qu'il y aurait trouvé la réflexion sur la question de la dimension des objets de l'Histoire dont il déplorait l'absence dans l'«Avant-propos» aux *Regards sur le monde actuel* :

l'histoire semble ne tenir aucun compte de l'échelle des phénomènes qu'elle représente. Elle omet de signaler les relations qui doivent nécessairement exister entre la figure et la grandeur des événements ou des situations qu'elle rapporte<sup>7</sup>.

1. VALÉRY (Paul), *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1960, p. 919.

2. BLOCH (Marc), *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (1949), Paris, Armand Colin, 1997, p. 79.

3. *Ibid.*, p. 78.

4. Depuis 1994, la revue paraît sous le titre *Annales. Histoire, Sciences Sociales*.

5. BRAUDEL (Fernand), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), Paris, Le livre de poche, «Références», 1990, t. I, p. 16-17. Braudel semble avoir emprunté la métaphore à François Simiand : «Il n'y a pas une conjoncture économique simple et qu'il suffirait d'accepter, avec ses impératifs et ses conséquences logiques. François Simiand lui-même en distinguait deux au moins quand il parlait des marées portant sur leur mouvement le propre mouvement des vagues.» (*ibid.*, t. II, p. 652).

6. VALÉRY (Paul), *Cahiers*, t. II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1974, p. 1479 (*Cahiers*, XII, p. 207).

7. VALÉRY (Paul), *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 918.

Dans ce passage, le recours à la notion d'échelle sert d'abord à préconiser une prise en compte de l'ordre de grandeur des phénomènes appréhendés par l'Histoire, en particulier de leur durée, puisque Valéry emprunte cette notion à des disciplines — la cartographie ou le dessin architectural — caractérisées par la représentation de l'espace pour l'appliquer à une discipline qui représente aussi ses objets dans le temps. La notion d'échelle implique ensuite un rapport entre la réalité et sa représentation historiographique<sup>8</sup>, en l'occurrence un rapport de proportion « entre la figure et la grandeur des événements ou des situations ». Valéry insiste enfin sur la nécessité de varier les échelles. C'est en effet dans ce sens que l'on doit comprendre la surprenante injonction, dans une note de 1942, à ignorer l'échelle<sup>9</sup> : il faut savoir se dépendre d'une échelle pour pouvoir en changer, passer de l'une à l'autre.

Les historiens n'ont certes pas attendu Valéry, ni peut-être les *Annales*, pour alterner et faire jouer micro- et macro-analyse dans leurs ouvrages. La notion d'échelle, que l'on retrouve entre-temps chez Georges Canguilhem ou Raymond Aron, semble toutefois ne s'être imposée dans l'épistémologie de l'Histoire qu'à partir de la toute fin des années 1980. En France, le succès de cette notion semble lié à la diffusion et à la traduction des travaux de la *microstoria* italienne, pour la plupart originellement publiés dans la revue *Quaderni Storici*, dans les années 1970, et dans la collection « *Microstorie* », fondée en 1980 par Carlo Ginzburg et Giovanni Levi chez l'éditeur turinois Giulio Einaudi. Dans les années 1990, le point d'orgue de la promotion de cette notion sera constitué par la publication du collectif *Jeux d'échelles* dirigé en 1996 par Jacques Revel<sup>10</sup>.

Dans les lignes qui suivent, je montrerai en quoi la piste très tôt indiquée par Valéry est féconde pour la réflexion sur l'articulation du particulier et du général dans les représentations historiographiques. Il sera aussi nécessaire de lever certaines ambiguïtés que le recours à cette métaphore cartographique peut impliquer. Éclaircir d'éventuelles zones d'ombre, en explorant notamment les limites de ce transfert métaphorique, permettra d'en souligner la véritable force critique, en particulier dans le cadre d'une approche narratologique du texte de l'Histoire. Il n'est en effet pas indifférent que cet appel précoce à la prise en compte des échelles et de leurs variations ait été lancé

8. À l'exception des citations dans lesquelles les auteurs adoptent d'autres usages, les termes « historiographie » et « historiographique » désigneront ou qualifieront désormais — sur le modèle de noms génériques comme « biographie » ou « autobiographie » — l'*historia rerum gestarum*, soit le texte de l'historien, l'écriture de l'Histoire. Avec sa majuscule, ce dernier terme pourra quant à lui aussi bien désigner le cours des événements (*res gestae*) que la démarche, progressivement fondée en discipline, de l'historien, lorsque celle-ci n'est pas appréhendée dans ses seules dimensions scripturales.

9. Voir JARRETY (Michel), *Valéry devant la littérature : mesure de la limite*, Paris, PUF, « Écrivains », 1991, p. 383.

10. REVEL (Jacques) (dir.), *Jeux d'échelles : la microanalyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1996.

par un littéraire, c'est-à-dire par un écrivain mais aussi par un théoricien de la littérature, qui a enseigné la poésie au Collège de France à partir de 1937.

## **Problèmes d'échelles : la carte de la Gaule dans les albums d'Asterix**

Quelques remarques sur une illustration bien connue, la carte de la Gaule qui se situe au début de chaque tome de la série *Astérix le Gaulois*, vont, en guise de note d'orientation, permettre de souligner les principaux problèmes que posent les variations d'échelles à une historiographie soucieuse d'articuler le particulier et le général.

Au nord-ouest d'une Gaule dominée par l'enseigne romaine, une loupe agrandit une partie de l'Armorique qui « résiste encore et toujours à l'envahisseur » et permet ainsi d'apercevoir des objets qui autrement ne seraient pas visibles sur la carte. Deux plans se trouvent ainsi à la fois liés — puisque l'Armorique appartient à la Gaule celtique — et opposés — puisque la partie apparaît comme une exception au regard de l'ensemble. Les plans micro et macro révèlent des réalités différentes, et même contradictoires ; pourtant l'un et l'autre sont également vrais (dans l'univers de cette fiction). La prise en compte d'une singularité exceptionnelle — singularité qui est déjà elle-même un ensemble (un village) — contredit sans l'invalider une approche générale, globale. Se trouve ainsi posée la principale difficulté soulevée par toute approche multi-scalaire, celle de l'hétérogénéité des plans que l'on cherche à articuler.

On aura certes raison d'objecter que la discontinuité est ici en partie due au choix d'un cas exceptionnel et qu'il est possible de pointer la loupe sur un village gaulois représentatif de la romanisation. La discontinuité ne s'en trouverait cependant qu'atténuée. Une même portion de territoire apparaît en effet plus ou moins grande selon qu'elle se trouve ou non située sous la loupe, tel le fameux village gaulois qui occupe sur la page beaucoup plus de place que Lutèce. Simple affaire de proportion peut-être, mais de même que, vu de très près, l'arbre cache la forêt, de même le grossissement d'une petite partie de la côte armoricaine empêche la représentation d'une partie non négligeable du territoire, pour laquelle il ne reste plus de place, et le littoral agrandi du plan micro ne rejoint pas celui du plan macro. On doit alors considérer que deux échelles sont en concurrence sur une seule et même carte, ou bien que deux cartes d'échelles différentes se partagent un même objet sur une même page. En fait, les deux plans, non seulement sont hétérogènes l'un par rapport à l'autre, mais manquent aussi d'homogénéité à leur niveau propre. Sous la loupe, en effet, les quatre légionnaires, en partie peut-être parce qu'ils représentent chacun une garnison, occupent beaucoup de place et paraissent plus grands que les trois maisons du village gaulois, derrière l'enceinte duquel ils seraient

d'ailleurs bien à l'étroit. Au seul niveau micro donc, les détails sont disproportionnés, à la fois par rapport à l'ensemble au sein duquel ils prennent place et entre eux. *Mutatis mutandis*, le même phénomène pourrait s'observer sur une carte « réelle » à l'échelle 1/1 000 000, par exemple, où un millimètre sur le papier étant censé correspondre à un kilomètre sur le terrain, l'insertion d'un symbole pose des problèmes de proportion liés à l'épaisseur du trait.

Dans la réalité, lorsque l'on observe une carte à la loupe, les choses sont grossies, mais il ne saurait apparaître aucun détail qui ne s'y trouvait déjà, ce qui n'est pas ici le cas. En effet, la loupe dessinée par Uderzo est pointée sur un objet qui est à la fois une représentation — une carte, sur laquelle apparaissent des toponymes (« Gaule celtique », « Aquitaine », « Lutèce », etc.) et où le relief est rendu par une variation chromatique qui rappelle la tradition cartographique scolaire — et l'objet de cette représentation, un territoire, en droit observable de plus ou moins loin (à l'œil nu ou à l'aide de prothèses optiques) depuis un point de vue surplombant. Considérée comme carte, cette Armorique est vue à une autre échelle ; considérée comme un territoire, elle est comme vue de plus près, ou de moins haut. Tout se passe comme si, dans une approche multi-scalaire, l'hétérogénéité des plans n'était pas seulement une question de proportion, mais également une question de distance.

## La notion d'échelle en cartographie

Outre le sens le plus banal du terme et ses usages métaphoriques, il convient de distinguer deux emplois du mot échelle dont la proximité risque de prêter à confusion. Dans le plus courant de ces emplois, l'échelle sert à désigner un ordre de grandeur. On oppose par exemple l'échelle locale et l'échelle mondiale. « Au niveau de », ou « à la dimension de » sont alors des expressions synonymes de « à l'échelle de » et la grandeur de l'échelle indique simplement la taille de l'objet considéré : l'échelle mondiale est plus grande que l'échelle locale. Dans l'usage technique du terme, en géographie ou, plus précisément, en cartographie<sup>11</sup>, celui-ci désigne non la taille de l'objet, mais le rapport de proportion — exprimé au moyen d'un segment ou d'une fraction — entre la dimension de l'objet et celle de sa représentation. Les adjectifs « grande » et « petite » qualifient alors la fraction ou le segment indicateurs de l'échelle. Si l'on compare deux cartes de taille égale mais d'échelles différentes, la carte à plus petite échelle représente une plus grande portion de terrain que la carte à grande échelle, sur laquelle, en revanche, les objets paraissent plus grands parce qu'ils sont moins réduits. L'échelle d'une carte au 1/25 000 — où un centimètre équivaut à 250 m — est plus grande que celle d'une carte au 1/250 000

11. Ou encore en architecture, à cette différence près que la réalité mesurée par le cartographe existe avant sa représentation sur la carte tandis que le plan de l'architecte précède l'édifice.

— où un centimètre renvoie à une longueur réelle de 2 500 m. Si l'échelle n'est plus indiquée par une fraction mais par un segment, ce dernier est plus grand lorsque l'écart entre les dimensions de la carte et du terrain se comble, plus petit lorsqu'il se creuse.

On peut tout de suite souligner que la plupart des réflexions sur les variations d'échelles en Histoire s'inscrivent dans l'usage courant du terme — l'échelle comme étendue — et non dans son usage spécialisé — l'échelle comme fraction et proportion. C'est ainsi le cas chez Paul Ricoeur, qui se réfère pourtant à la cartographie<sup>12</sup>, ou chez Jacques Revel, qui parle de la « réduction d'échelle » proposée par la *microstoria* italienne<sup>13</sup>. De même, pour Carlo Ginzburg et Carlo Poni, l'analyse micro-historique, « mise en œuvre à petite échelle, autorise souvent une reconstitution du vécu inaccessible aux autres approches historiographiques » (« *muovendosi su una scala ridotta, permette in molti casi una ricostituzione del vissuto impensabile in altri tipi di storiografia*<sup>14</sup> »). Il n'est bien sûr pas question de reprocher aux historiens et aux philosophes d'ignorer la terminologie des géographes, mais force est de reconnaître que l'usage ordinaire du terme constitue un appauvrissement par rapport à l'usage technique. Se contenter, à propos de la carte d'Astérix, d'opposer le plan micro du village et le plan macro de la Gaule fait courir le risque de passer à côté d'un phénomène de première importance, qui est que le village, représenté à grande échelle, donc moins réduit, occupe sur la page plus de place que Lutèce.

On ne saurait pour autant assimiler simplement le macro à la petite échelle (dans le sens du cartographe) et le micro à la grande échelle. En droit, rien n'empêche de représenter un grand objet à grande échelle, ni un petit objet à petite échelle. Sans aller jusqu'à envisager le cas de l'agrandissement (à l'échelle 2/1 par exemple), on se souvient peut-être des cartes à l'échelle 1/1 imaginées par Jorge Luis Borges<sup>15</sup>, Umberto Eco<sup>16</sup> et, avant eux, par Lewis Carroll dans *Sylvie and Bruno Concluded*, où un personnage nommé Mein Herr affirme : « *We actually made a map of the country, on the scale of a mile to the mile* » (« Nous avons réellement fabriqué une carte du pays, à l'échelle d'un kilomètre au kilomètre<sup>17</sup> ! »).

12. RICŒUR (Paul), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, « Points essais », 2000, p. 269.

13. REVEL (Jacques), « L'histoire au ras du sol », préface à LEVI (Giovanni), *Le Pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, trad. M. Aymard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1989, p. XI.

14. GINZBURG (Carlo), PONI (Carlo), « Il nome e il come : mercato storiografico e scambio disuguale », *Quaderni Storici*, Anno XIV, n° 40, avril 1979, p. 188 ; trad. J. Revel, « La microhistoire », *Le Débat, histoire, politique, société*, n° 17, décembre 1981, p. 136.

15. BORGES (Jorge Luis), « Del rigor en la ciencia », *El hacedor (1960)* ; trad. R. Caillois : « De la rigueur scientifique », *L'Auteur et autres textes*, Paris, Gallimard, « Du monde entier », 1971, p. 198-199.

16. ECO (Umberto), « De l'impossibilité d'établir une carte de l'empire à l'échelle de 1/1 », *Pastiches et postiches*, trad. B. Guyader, Paris, Messidor, 1988, p. 95-104 (initialement paru en 1963 dans *Diario Minimo*).

17. CARROL (Lewis), *Sylvie and Bruno Concluded*, London, Macmillan, 1893, p. 169 ; trad. F. Deleuze : *Sylvie et Bruno suivi de Sylvie et Bruno, suite et fin*, Paris, Le Seuil, « Points », 1992, p. 358.

La réalisation et l'utilisation de telles cartes poseraient évidemment des problèmes matériels. La carte mentionnée par Mein Herr fait ainsi double emploi avec le territoire lui-même et se trouve vouée à n'être jamais déroulée :

« *It has never been spread out, yet,* » said Mein Herr : « *the farmers objected : they said it would cover the whole country, and shut out the sunlight ! So we now use the country itself, as its own map, and I assure you it does nearly as well*<sup>18</sup>. »

« Elle n'a jamais encore été déroulée, dit Mein Herr ; les fermiers ont fait des objections ; ils ont dit que ça couvrirait tout le pays et que ça cacherait le soleil. Aussi nous utilisons le pays lui-même comme sa propre carte et je vous assure que ça marche aussi bien. »

La carte à très grande échelle d'un très grand terrain serait trop grande et demanderait soit qu'on la découpe (si l'on assemble les 350 cartes au 1/25 000 produites par l'Institut géographique national pour permettre aux randonneurs de s'orienter sur le territoire français, on obtient une carte de France gigantesque), soit qu'on s'en éloigne pour la percevoir dans son ensemble (ce qui empêcherait d'en saisir les détails). À l'inverse, la carte à très petite échelle d'une toute petite portion de terrain serait sans intérêt puisque les détails manqueraient et qu'elle serait de toute façon inutilisable à l'œil nu.

## De la métaphore cartographique à la métaphore photographique

Bien que la grandeur de l'échelle d'une carte ne doive pas être confondue avec la dimension de l'objet, le choix d'une échelle par un cartographe n'est dans les faits pas complètement indépendant de la dimension réelle du terrain. Il faut en conclure que l'échelle n'est pas seulement affaire de proportion<sup>19</sup>. Sur une carte au 1/10 000, un même terrain ne sera pas seulement plus grand (moins réduit) que sur une carte au 1/1 000 000, il sera aussi plus détaillé, comme s'il était vu de plus près. La formulation du problème en termes d'optique est d'ailleurs un trait récurrent des réflexions sur les jeux d'échelles en historiographie, comme si le choix d'une échelle correspondait à une prise de distance lors de la perception d'un objet par un sujet, ou encore à un réglage de focale lors d'une prise de vue photographique ou cinématographique. On dira ainsi que la petite échelle permet des vues d'ensemble, des panoramiques ou des panoramiques, tandis que la grande échelle permet de saisir les détails « au ras du sol », ou encore en « gros plan ».

Dans *History. The Last Things Before The Last*, l'ouvrage posthume de Siegfried Kracauer, le parallèle entre les médias photo- et cinématographiques, d'une part, et l'historiographie, d'autre part, se traduit notamment par l'opposition des

18. *Ibid.*

19. BOUDON (Philippe), « Avant-propos : Pourquoi l'échelle ? », dans BOUDON (Philippe) (dir.), *De l'architecture à l'épistémologie : la question de l'échelle*, Paris, PUF, « Nouvelle encyclopédie Diderot », 1991, p. 7.

« gros plans » des « micro-histoires » et des « perspectives de grande ampleur » des « macro-histoires »<sup>20</sup>. Plaidant pour une « interpénétration de la macro et de la micro-histoire<sup>21</sup> », Kracauer convoque ainsi une comparaison déjà mise en œuvre dans son précédent ouvrage, *Theory of Film. The Redemption of Physical Reality*: de même que pour avoir une impression claire d'une manifestation, il faut d'abord observer l'ensemble du cortège du haut d'un toit, puis lire les banderoles depuis une fenêtre du premier étage et enfin se mêler à la foule<sup>22</sup>, de même le cinéaste et l'historien doivent jouer de la distance et de la perspective dans le traitement des objets de grande dimension. Le plaidoyer pour les variations d'échelles est cependant doublé d'un constat d'antinomie des niveaux d'analyse. À la « loi de la perspective<sup>23</sup> » — l'aspect des choses varie selon la distance à laquelle on les observe —, s'ajoute la « loi des niveaux<sup>24</sup> » : les réalités observées à diverses échelles ne sont pas les mêmes, elles sont hétérogènes, voire divergentes.

Le rapprochement entre l'historiographie et les médias photographiques permet donc à Kracauer de poser le problème de l'intégration du micro dans le macro. On objectera peut-être que la situation de l'historien, qui écrit souvent longtemps après que les événements qu'il raconte se sont produits, est bien différente de celle du photographe — et de celle du cartographe — qui a sous les yeux l'objet qu'il souhaite représenter. Mais chez Kracauer, le rapprochement entre historiographie et photographie s'appuie aussi sur l'analogie entre le document de l'historien, trace physique du passé, et le cliché du photographe. Or il ne faut pas confondre le plan plus ou moins large d'une photographie et les éventuels agrandissements et réductions dont elle peut faire l'objet. Le *blow up* — l'agrandissement, impliquant un recadrage, d'un plan d'ensemble — intervient ainsi après la prise de vue, ce qui n'est pas le cas du *close up*, de la prise de vue en gros plan. Ce n'est donc pas sans pertinence que Jacques Revel a comparé les jeux d'échelles de l'historien aux manipulations effectuées sur des clichés dans le film *Blow up* d'Antonioni, où « à travers les agrandissements et les recadrages successifs de l'image, des indices surgissent qui mettent en cause la lecture la plus évidente de la scène que le photographe a fixée<sup>25</sup> ».

Qu'on le compare à un rapprochement (la loupe est pointée directement sur le territoire) ou à un agrandissement obtenu par un traitement particulier

20. KRACAUER (Siegfried), *L'Histoire: des avant-dernières choses* (1969), trad. C. Orsoni, Paris, Stock, « Un ordre d'idées », 2006, p. 168-169.

21. *Ibid.*, p. 186.

22. *Ibid.*, p. 187 et *Theory of film. The Redemption of Physical Reality* (1960), Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 51.

23. KRACAUER (Siegfried), *L'Histoire...*, *op. cit.*, p. 188-190 et 237.

24. *Ibid.*, p. 190-193.

25. REVEL (Jacques), « Un exercice de désorientation, *Blow up* de Michelangelo Antonioni », dans BAECQUE (Antoine de), DELAGE (Christian) (dir.), *De l'histoire au cinéma*, Bruxelles, Éditions Complexe, « Histoire du temps présent », 1998, p. 104.

des documents (la loupe pointée sur la carte), l'agrandissement de l'échelle permet de rendre (plus) visibles des détails, il implique le surgissement de la variété, ou, pour reprendre un terme de Pascal, de la diversité. Un article important de Bernard Lepetit sur les variations d'échelles<sup>26</sup> se termine ainsi par ce fragment des *Pensées* que Paul Ricœur place, lui, en exergue de son chapitre sur les « variations d'échelles<sup>27</sup> » :

Une ville, une campagne, de loin c'est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne<sup>28</sup>.

Lepetit et Ricœur citent tous deux cet extrait en référence à un article de Louis Marin<sup>29</sup>, qui le place en regard d'un autre fragment :

La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuements [sont différents]. On distingue des fruits, les raisins, et entre ceux-là les muscats, et puis Condrieu et puis Desargues et puis cette ente. Est-ce tout ? En a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles ? Et une grappe a-t-elle deux grains pareils ? etc.<sup>30</sup>

Du commentaire de Louis Marin, on pourra notamment retenir l'attention portée aux noms, communs et propres, qui bornent « l'infini ». D'un côté — ou plutôt de loin — « tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne », de l'autre — de près — « on distingue des fruits, les raisins, et entre ceux-là les muscats » : les noms communs organisent la diversité en créant des ensembles et des sous-ensembles. Les noms propres — que les linguistes décrivent souvent comme des « désignateurs rigides » parce qu'ils désignent leur référent indépendamment des variations qu'il peut subir et des situations dans lesquelles il se trouve — permettent eux aussi de repérer des ensembles, mais en les singularisant : la ville de Condrieu contient le géomètre Desargues, « etc. ». Ce détour par Pascal et Marin permet d'éclairer le titre étrange de l'article de Ginzburg et Poni<sup>31</sup> : « *Il nome e il come* », que l'on peut traduire par « Le nom et la manière ». Selon Revel, alors que l'histoire sociale dominante au cours du XX<sup>e</sup> siècle s'intéressait plutôt aux « agrégats anonymes », ne « savait trop que faire des groupes restreints » et refusait de « prendre en compte l'individuel », les historiens italiens « proposaient une autre "manière" de concevoir l'histoire

26. LEPETIT (Bernard), « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », *Genèses : sciences sociales et histoire*, n° 13, 1993, p. 118-138 ; repris sous le titre « De l'échelle en histoire », dans REVEL (Jacques) (dir.), *Jeux d'échelles...*, op. cit., p. 71-94.

27. RICŒUR (Paul), *La Mémoire...*, op. cit., p. 267.

28. PASCAL (Blaise), « Diversité », dans *Pensées*, Fragment n° 99, second paragraphe, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1993, p. 188.

29. MARIN (Louis), « "Une ville, une campagne, de loin..." : paysages pascaliens », *Littérature*, n° 61, février 1986, p. 3-16.

30. PASCAL (Blaise), *Pensées*, op. cit., p. 371 (extrait du fragment 465).

31. GINZBURG (Carlo), PONI (Carlo), « *Il nome e il come...* », art. cité, p. 181-190.

sociale en suivant à partir d'un marqueur, le "nom" propre, des individus ou des groupes d'individus<sup>32</sup> ».

## Le territoire de l'historien

Si varier les échelles en historiographie revient en partie à jouer avec les noms des groupes et des individus, et notamment à passer, par mouvements inductifs, du nom propre au nom commun, et par mouvements déductifs du nom commun au nom propre, le transfert métaphorique de la notion d'échelle dans le champ historiographique implique une sorte de changement de terrain. Il s'agit maintenant de définir les catégories qui permettent d'appréhender l'Histoire — ce qui a réellement eu lieu — avec des variations comparables, *mutatis mutandis*, à celles que l'on observe dans les jeux d'échelles de l'architecture et surtout de la cartographie, qui représentent des objets dans l'espace.

Cette catégorie — l'espace — ne doit pas être négligée dans l'étude de la variété scalaire de l'historiographie. Dans un article qui recense les emplois du terme micro-histoire (ou de ses correspondants dans d'autres langues) avant son utilisation italienne, Carlo Ginzburg mentionne ainsi *Pueblo en vilo. Microhistoria de San José de Gracia* (traduit en français sous le titre *Les Barrières de la solitude: histoire universelle de San José de Gracia, village mexicain*) de Luis González. L'Histoire est dans ce cas « micro » parce qu'elle est locale<sup>33</sup>, par opposition à une enquête qui serait, par exemple, menée à l'échelle du territoire mexicain dans son ensemble. Le terme échelle est bien sûr employé dans son usage courant: il ne désigne encore qu'une plus ou moins grande étendue, un ordre de grandeur défini selon la coordonnée spatiale. Un ouvrage consacré principalement à une ville ou à un village peut cependant, jusqu'à un certain point, être comparé à une carte à grande échelle. Toutefois, une monographie complètement myope, strictement locale et sans référence à un ou plusieurs contexte(s) serait peut-être sans grand intérêt: selon différentes modalités, *Pueblo en vilo*, *Montaillou* d'Emmanuel Leroy Ladurie ou *L'Eredità immateriale (Le Pouvoir au village)* de Giovanni Levi sont bien multi-scalaires.

À la géographie humaine, qui a pour objet l'inscription de l'homme dans l'espace, fait pendant, selon la formule de Bloch, l'Histoire en tant que « science des hommes dans le temps<sup>34</sup> ». Mobiliser la notion d'échelle pour rendre compte des modes d'articulation du particulier et du général dans les textes historiographiques implique donc un transfert depuis des disciplines marquées

32. REVEL (Jacques), « L'histoire au ras du sol », dans LEVI (Giovanni), *Le Pouvoir au village...*, *op. cit.*, « Préface », p. XI-XII.

33. GINZBURG (Carlo), « Microhistory. Two or Three Things That I know about It », *Critical Inquiry*, vol. 20, n° 1, autumn 1993, p. 12.

34. BLOCH (Marc), *Apologie pour l'histoire...*, *op. cit.*, p. 52.

par la coordonnée spatiale vers une discipline qui se démarque des autres sciences humaines et sociales en revendiquant une prise en compte spécifique de la catégorie temporelle<sup>35</sup>. Parmi les textes de Braudel les plus connus figure en très bonne place la préface, déjà mentionnée, de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, qui présente le propos de chacun des trois volumes<sup>36</sup>. Le premier tome, *La Part du milieu*, relate une « histoire lente à couler » ; le deuxième, *Destins collectifs et mouvements d'ensemble*, « une histoire lentement rythmée », faite de « vagues de fond » ; le dernier, enfin, *Les Événements, la politique et les hommes*, « une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses », « une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement ». L'architecture de l'ouvrage répondrait donc au souci de saisir les différents aspects de l'Histoire méditerranéenne selon leurs temporalités propres, en variant la perspective — et ainsi l'amplitude temporelle de l'analyse — afin de faire jouer, donc, différentes échelles de durée. Braudel apportera ensuite des nuances, mais il laisse d'abord entendre qu'à chaque domaine d'étude correspond une échelle appropriée à la saisie des phénomènes dans leur plus ou moins longue durée. L'histoire de la Méditerranée est donc décomposée en « plans étagés » distinguant un « temps géographique », celui de la très longue durée, un « temps social » et enfin un « temps individuel<sup>37</sup> », objet d'une « micro-histoire<sup>38</sup> ». Dans l'article précédemment cité, Ginzburg relève cette occurrence du terme « micro-histoire » chez Braudel, mais sans l'associer explicitement au « temps court », comme il le fait pour le titre de l'ouvrage de George Rippey Stewart, *Pickett's Charge: A Microhistory of the Final Charge at Gettysburg, July 3, 1863*. L'événement éponyme n'a duré qu'une vingtaine de minutes et Stewart ne raconte pas plus d'une quinzaine d'heures de la guerre de Sécession. La micro-histoire telle que la conçoit et la pratique Braudel dans le troisième tome de *La Méditerranée* s'inscrit cependant bien elle aussi dans le temps court. Elle est synonyme d'« histoire événementielle » : l'« événement » étant défini chez Braudel par sa brièveté<sup>39</sup>, il s'oppose bien à la permanence, à la longue durée des structures et à la moyenne durée de la conjoncture :

35. Braudel affirme ainsi dans sa leçon inaugurale au Collège de France que seuls les historiens savent « manier » la « coordonnée subtile et complexe » du temps : BRAUDEL (Fernand), « Positions de l'Histoire en 1950 », *Écrits sur l'histoire* (1969), Paris, Flammarion, « Champs », 1984, p. 24.

36. BRAUDEL (Fernand), *La Méditerranée...*, *op. cit.*, t. I, p. 16 sqq.

37. *Ibid.*, t. I, p. 18.

38. *Ibid.*, t. III, p. 428.

39. Cette définition de l'événement ne correspond pas au concept homonyme employé par Ricœur et par certains narratologues pour qui l'événement « n'est pas nécessairement bref et nerveux à la façon d'une explosion » mais constitue une « variable de l'intrigue » ; voir RICŒUR (Paul), *Temps et récit : I. L'intrigue et le récit historique* (1983), Paris, Le Seuil, « Points essais », 1991, p. 383. Dans cette perspective, rien n'interdit de parler d'événements de longue durée. Braudel semble d'ailleurs prêt à admettre cet usage : « ne pourrait-on pas dire aussi d'une tendance séculaire qu'elle est "événement" ? » (*La Méditerranée...*, *op. cit.*, t. III, p. 428).

Ce que j'ai mis à part dans cet océan de la vie historique, sous le nom d'« événements », ce sont les événements brefs et pathétiques, les « faits notables » de l'histoire traditionnelle<sup>40</sup>.

Mais la catégorie du temps ne suffit pas à rendre compte des jeux d'échelle chez Braudel : sa micro-histoire est ainsi du côté de la « singularité » et de « l'individu<sup>41</sup> » tandis que sa macro-histoire s'inscrit dans le champ des sciences sociales, des sciences de l'homme en tant qu'animal social. Un dernier paramètre, le nombre, se signale alors à l'analyse des variations scalaires dans les représentations historiographiques. Cette catégorie permet d'opposer le singulier de l'événement ou de l'individu au pluriel de la série d'événements ou du groupe d'individus. C'est, plus particulièrement, dans le cadre d'une réflexion sur la prise en charge par le récit historiographique des individus (et de leurs actions singulières), considérés ou non dans leurs rapports au collectif, à des ensembles, groupes, séries, structures, etc., que la notion d'échelle s'avère en définitive particulièrement opératoire. En effet, les variations spatiales et temporelles traduisent ou impliquent bien souvent des variations touchant à la quantité d'individus concernés : c'est évident dans le cadre de l'opposition du global et du local ; de même le temps long est celui de phénomènes qui dépassent l'expérience des individus. Ce que l'historiographie représente, au premier chef, ce sont des actions individuelles ou collectives et l'articulation des échelles met en jeu des notions comme la représentativité ou la valeur indiciaire : Guillaume le Maréchal est chez Duby un chevalier exemplaire, dans tous les sens du terme, et Menocchio fournit à Ginzburg des indices de la survivance d'une culture paysanne orale et ancestrale.

## Vers une poétique des jeux d'échelles

Je voudrais, pour terminer, montrer comment la poétique (ou théorie littéraire), et en particulier la narratologie, peuvent contribuer à la description des variations d'échelles en historiographie. Mobiliser des catégories narratologiques pour analyser le discours de l'historien suppose évidemment de considérer que l'écriture de l'Histoire entretient un rapport essentiel avec le récit. Mais admettre ce postulat narrativiste ne saurait néanmoins signifier que l'historiographie n'est que récit, représentation verbale d'événements, ou si l'on préfère de processus, *dans le temps*. On peut d'abord distinguer les modalités narratives et descriptives de la représentation historiographique. L'historien ne s'intéresse pas qu'au changement, ne fait pas que raconter ce qui s'est passé ; il lui faut aussi bien souvent dire comment étaient les choses, en décrivant les liaisons entre des éléments posés *dans l'espace*, considérés en synchronie et

40. *Ibid.*

41. *Ibid.*, p. 428-429.

constituant un paysage ou une structure. Cette opposition entre diachronie des événements et synchronie des éléments semble faire écho à celle des événements, caractérisés par leur brièveté, et des structures, caractérisées par leur permanence ou leur longue durée<sup>42</sup>. Dans une première approximation, on considérera que les premiers sont racontés tandis que les secondes sont décrites. On ne saurait certes poser d'équivalence stricte entre brièveté, particularité et narration d'une part, longue durée, généralité et description d'autre part. Un historien peut en effet décrire une situation singulière et précaire ; il peut aussi narrativiser des structures : il les transforme alors en événements en leur donnant des limites diachroniques et en racontant comment elles évoluent. C'est bien toutefois dans l'articulation de la description et de la narration que se joue en partie la mise en relation du particulier et du général dans la représentation historiographique. Il faut par ailleurs souligner que l'historien ne raconte ou ne décrit presque jamais le réel immédiatement, mais s'appuie la plupart du temps sur des documents, les traces laissées par les hommes du passé (ou sur les travaux de ses prédécesseurs). L'agrandissement d'échelle en historiographie est ainsi généralement lié à des choix (ou à des contraintes) documentaires : le *close up* de l'historien est aussi souvent un *blow up* effectué sur un document examiné « à la loupe » (par opposition par exemple à la constitution de séries documentaires). Il faut dès lors s'attendre à ce que le document surgisse dans le discours de l'historien, et pas seulement sous forme de notes : à côté de la narration et de la description (qui sont deux aspects de la représentation), s'impose le commentaire des sources. Il faut bien sûr, tout en faisant la part de ces trois modalités discursives, garder à l'esprit qu'elles sont le plus souvent intriquées.

Un trait récurrent des réflexions sur les variations d'échelles est, on l'a vu, le recours à des notions empruntées à l'optique, comme si le choix d'une échelle dépendait du choix d'une distance juste qui, selon la disponibilité documentaire, permet de porter un regard lucide sur les choses. En termes narratologiques, on parlera aussi de distance pour souligner que l'historien raconte ou décrit plus ou moins : l'agrandissement d'échelle se traduit alors par une narration détaillée, précise ou une description riche, circonstanciée. La notion de distance implique alors celle de vitesse narrative : « la quantité d'information est massivement en raison inverse de la vitesse du récit<sup>43</sup> ». Cette notion suppose une confrontation entre le temps racontant du récit (TR) et le temps raconté de l'histoire<sup>44</sup> (TH) :

42. KOSELLECK (Reinhart), « Représentation, événement et structure », *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques* (1979), trad. J. et M.-C. Hoock, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1990, p. 133-144.

43. GENETTE (Gérard), *Figures III*, Paris, Le Seuil, « Poétique », 1972, p. 187.

44. Sans majuscule, « histoire » désigne le contenu (éventuellement fictif) d'un récit (éventuellement fictionnel). En historiographie toutefois, l'histoire racontée prétend avoir des correspondances avec l'Histoire advenue.

la vitesse du récit se définira par le rapport entre une durée, celle de l'histoire, mesurée en secondes, minutes, heures, jours, mois et années, et une longueur : celle du texte, mesurée en lignes et en pages<sup>45</sup>.

Précisément, si l'on veut conserver dans l'usage métaphorique de la notion d'échelle la question du rapport de proportion entre l'objet représenté et sa représentation, l'utilisation la plus rigoureuse de l'analogie pour la narratologie consistera à confronter la taille de l'objet représenté au nombre de pages qui lui est consacré. Varier la vitesse d'un récit, raconter une plus ou moins grande portion de l'histoire en un nombre plus ou moins grand de pages, c'est exactement faire, *mutatis mutandis*, ce que fait un cartographe qui modifie l'échelle d'une carte. On distingue à la suite de Gérard Genette quatre tempos narratifs : l'accélération maximale de l'ellipse ( $TR = 0, TH = n$ ), le ralentissement maximal de la pause ( $Tr = n, TH = 0$ ) et entre ces deux extrémités la scène ( $TR = TH$ ), et le sommaire, qui regroupe toutes les vitesses comprises entre scène et ellipse ( $TR < TH$ ). Les descriptions et les commentaires, dans la mesure où ils ne sont pas narrativisés, vont donc constituer des pauses et la description d'une structure pourra être décrite comme un ralentissement plus marqué que la narration sommaire, à petite échelle, d'une grande portion d'histoire. La scène (souvent dialoguée), qui « réalise conventionnellement l'égalité de temps entre récit et histoire<sup>46</sup> » se révèle enfin être l'équivalent de la carte à l'échelle 1/1.

Une dernière catégorie, la fréquence narrative, se signale enfin au narratologue attentif à l'articulation du particulier et du général. Comme la notion de vitesse, elle implique une confrontation entre le récit représentant (R) et l'histoire représentée (H), mais l'enjeu est cette fois de rendre compte des relations de répétition entre les énoncés narratifs et les événements narrés. Genette distingue alors le récit singulatif, qui rapporte  $n$  fois ce qui s'est passé  $n$  fois ( $nR/nH$ ), du récit répétitif qui rapporte  $n$  fois ce qui ne s'est passé qu'une fois ( $nR/1H$ ) et du récit itératif qui raconte une fois plusieurs événements posés comme semblables ( $1R/nH$ )<sup>47</sup>. On voit que la question de la fréquence rejoint celle de la vitesse : lié à l'accélération du récit sommaire, le récit itératif est une sorte de rétrécissement d'échelle tandis que le ralentissement scénique est évidemment lié à la proportion  $n/n$  du récit singulatif (le répétitif constituant une sorte d'agrandissement à l'échelle  $n/1$ ). L'essentiel, là encore, est d'être attentif à l'intrication et à l'articulation de ces différentes fréquences<sup>48</sup>.

45. GENETTE (Gérard), *Figures III*, op. cit., p. 123.

46. *Ibid.*, p. 129.

47. *Ibid.*, p. 146-148.

48. Genette signale plusieurs formes d'intrication du singulatif et de l'itératif dans *À la recherche du temps perdu* (*ibid.*, p. 149-152) et propose d'affiner l'analyse de l'itératif par la détermination des limites diachroniques de la série, la spécification de la récurrence de ses unités constitutives et la prise en compte de l'extension (ou amplitude) de ces unités (*ibid.*, p. 157-167).

L'apport spécifique de la narratologie ne saurait toutefois se réduire à une contribution à la description des variations scalaires. Elle peut aussi permettre de mettre en lumière des problèmes d'équilibre entre attestation documentaire et représentation dans le traitement historiographique du particulier et du général. Par exemple, ne soupçonnera-t-on pas un récit historiographique sommaire (qui, à distance, ne s'intéresserait qu'au seul plan macro) de passer trop rapidement sur les cas particuliers attestés qui le contredisent? À l'inverse, le caractère détaillé de la représentation peut amener le lecteur à douter de la solidité de son assise documentaire. Il ne s'agit certes pas de douter de la légitimité de tout agrandissement d'échelle en historiographie: une scène singulatrice ou une description détaillée peuvent bien sûr être autorisées par les documents consultés par l'historien. Toutefois, même s'il n'existe pas de formes narratives propres au récit de fiction et même s'il ne lui revient pas d'effectuer seule le partage des eaux entre l'attesté et l'inventé, la narratologie peut être un auxiliaire dans le repérage d'« indices de fictionalité<sup>49</sup>»: dans un ouvrage d'Histoire, un récit singulatif mené en tempo scénique et qui rapporterait au style direct les discours des personnages a des chances d'être le symptôme d'un emballement de la narration.

Dévalorisée depuis Aristote parce qu'elle ne ferait qu'enregistrer les particularités et serait incapable de prendre de la hauteur de vue pour traiter du général<sup>50</sup>, l'historiographie est parfois au contraire accusée de laisser « dans l'incertitude sur les individus », qu'elle ne révélerait que « par les points où ils furent attachés aux actions générales<sup>51</sup> ». Même s'il ne vise ni la nomologie, ni l'idiosyncrasie, l'historien ne peut cependant accepter l'une ou l'autre de ces critiques sans renoncer à la connaissance du réel dans toutes ses dimensions.

Prolégomènes à une étude des jeux d'échelles dans l'écriture de l'Histoire, ces quelques pages ont d'abord cherché à faire émerger quelques catégories pouvant être mobilisées pour rendre compte de la manière dont l'historiographie affronte le problème de l'articulation du particulier et du général qui, à vrai dire, concerne l'ensemble des sciences humaines et sociales.

L'approche littéraire, plus particulièrement narratologique, a mis en avant la notion de distance, également commune aux terminologies des historiens et des philosophes, associée à celle de fréquence et surtout à celle de vitesse narrative, qui semble liée aux deux autres catégories. L'enjeu n'est pas seulement de rendre compte d'un ensemble de textes traditionnellement négligés par la critique et la théorie littéraires et de se prononcer dans un débat concernant

49. HAMBURGER (Käte), *Logique des genres littéraires* (1957), trad. P. Cadiot, Paris, Le Seuil, « Poétique », 1986, p. 72 sqq.

50. BOULAY (Bérenger), « Histoire et narrativité, autour des chapitres 9 et 23 de la *Poétique* d'Aristote », *Lalies*, n° 26, Paris, Éditions Rue d'Ulm-Presses de l'école normale supérieure, 2006, p. 171-187.

51. SCHWOB (Marcel), *Vies imaginaires* (1896), Paris, Flammarion, « GF », 2004, p. 53.

l'existence de marques ou d'indices de fictionalité (ou de non-fictionnalité). Il s'agit aussi de mettre la narratologie à l'épreuve des récits historiographiques (et, au-delà, des récits factuels, par opposition aux récits fictionnels), afin de déterminer s'il est nécessaire de fonder une narratologie spécifique pour l'étude de ces derniers.